



Festival WET^o

Numéro 56 / Marion Siéfert – Lorraine de Sagazan – Cie Discrète – Collectif Catastrophe
Collectif Wow ! – Hugues Duchêne – Yann Métivier – Festival On Marche / Marrakech



depuis sa création en 2015, I/O Gazette
a couvert plus de 100 festivals à travers le monde



Biennale de Venise, Festival d'Édimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitef (Belgrade), Tbilissi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Mala Inventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse ! (Armentières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Festival MARTO ! (Ile-de-France), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wroclaw), NEXT (Hauts-de-France), Swiss Dance Days (Genève), On Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCa Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille)...

www.iogazette.fr

ÉDITO

À LA DOUCHE !

Après Berlin, Moscou, Abu Dhabi et Tel-Aviv ce mois-ci, voilà que I/O Gazette pose ses valises à Tours, et à toutes les raisons de le faire. D'abord parce que « les hommes peuvent avoir plusieurs sortes de plaisirs », comme nous le dit Proust dans « Sodome et Gomorrhe », et que nous ne saurions lui donner tort, car nous sentons qu'à travers ces pages notre mission consiste autant à suivre et à contredire quand il le faut la création internationale confirmée qu'à défricher et à soutenir les artistes émergents. C'est donc heureux que nous sortons des eaux cosmopolites pour déposer nos regards en terres tourangelles, confirmant ainsi une autre assertion proustienne selon laquelle « le véritable plaisir est celui pour lequel on quitte l'autre ». Mais alors, pourquoi Tours et pas Bourges, Lyon ou Saint-Nazaire, nous direz-vous ? Eh bien parce qu'avec ce festival WET Jacques Vincey et François Chaudier défendent une jeunesse dont le processus créatif répond au même credo que le nôtre, une jeunesse qui comme nous « bannit le tiède » pour revendiquer la « douche écossaise », et que sous cette douche nous avons le sentiment rare de pouvoir laver notre peau à l'eau rugueuse d'une pensée qui avance, nettoyant par là même le sol des théâtres du goudron des logiques managériales et logistiques qui finissent de plus en plus par dicter leur programmation. Un instant rare, donc, où droit est donné à des jeunes artistes de s'exprimer, quitte à verser dans l'excès. Mais rien de grave, puisque ici même les excès ont un nom : Jacques Vincey les appelle « débordements poétiques ».

La rédaction

Prochain numéro spécial Kunstenfestivaldesarts le 14/05



WET° / Festival de jeune création contemporaine

La programmation du festival est assurée par le Jeune Théâtre en Région Centre-Val de Loire, en complicité avec la direction du Centre dramatique.
Du 28 au 30 avril 2017 à Tours / Centre dramatique régional de Tours – Théâtre Olympia / 7, rue de Lucé, 37000 Tours / www.cdr.tours.fr

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

LE JTRC

LORRAINE DE SAGAZAN : UNE MAISON DE POUPÉE
MARION SIÉFERT : 2 OU 3 CHOSES QUE JE SAIS DE VOUS

REGARDS PAGES 6-7

ALEXANDRE FINCR ET ADRIEN FOURNIER : PLAY WAR
COLLECTIF CATASTROPHE : LA NUIT LIQUIDE
COLLECTIF WOW ! : PILETTA REMIX

MOTS D'ARTISTE PAGE 8 et 10

HUGUES DUCHÊNE
YANN MÉTIVIER

TRIBUNE PAGE 8

QUELLE PLACE POUR L'ÉMERGENCE DANS LE THÉÂTRE FRANÇAIS ?

REPORTAGE PAGE 11

FESTIVAL « ON MARCHÉ » À MARRAKECH

ENTRETIEN — LE JTRC

Le Jeune Théâtre en région Centre-Val de Loire est un dispositif unique en France qui permet à de jeunes artistes et techniciens de faire leurs premières armes au sein d'une maison de théâtre, loin de la mise en concurrence propre au « marché » du travail.

LA CHANCE DE POUVOIR JOUER SON RÔLE D'ARTISTE

— par Julien Avril —

Plus qu'un prolongement d'une formation artistique, c'est surtout une autre manière de s'insérer dans la vie professionnelle qui est en train de s'inventer.

Pour l'O Gazette, j'ai interrogé Miglé Bereikaité et Jeanne Bonenfant, deux comédiennes du JTRC, pour en savoir un peu plus sur cette approche qui pourrait bien révolutionner le parcours des apprentis du spectacle vivant. Pour intégrer le JTRC, pas de concours, de candidature spontanée ou de dossier compliqué à envoyer avant la deadline, non. C'est une rencontre au cours d'une présentation de sortie d'école, d'un atelier ou encore d'un stage qui détermine le recrutement d'un artiste. Jacques Vincey, l'actuel directeur du CDR, compose son équipe tel un entraîneur sportif. Il cherche l'équilibre : ailiers, arrières, meneur de jeu, attaquants, gardien... Il faut de tout pour que sa sélection mène de front tous les chantiers qui l'attendent. En effet, pendant deux ans, le groupe sera confronté à toutes les facettes de la profession : la création bien sûr, mais aussi la production, des actions culturelles et même la programmation de WET, consacré aux compagnies émergentes. Une façon de grandir au vert en faisant le tour de la question, d'entamer sa carrière gonflé à bloc, avec

toutes les clés de la réussite, mais aussi avec une première étape de stabilité professionnelle, puisque à terme les participants auront travaillé suffisamment pour être intermittents. Mais ce qui constitue le secret de la réussite de cette période d'apprentissage, c'est peut-être justement le fait d'être pendant un temps donné en « permanence » dans un lieu, au sein d'une équipe et sur un territoire.

“

« Un lien affectif se crée avec les gens »

« Être dans un théâtre toute l'année, ça permet d'avoir une vision globale de son fonctionnement », explique Miglé. « On a un regard différent vis-à-vis des techniciens, de la production, etc. J'ai appris à aimer les gens qui travaillent autour. Et puis, on vit aussi un peu comme une compagnie, il y a des affinités artistiques entre nous qui font naître des projets. »
« Ce n'est pas une parenthèse dorée, mais un vrai moment où l'on peut essayer, se planter, grandir et s'affirmer en tant qu'artiste », poursuit Jeanne. « Jacques Vincey nous fait entièrement confiance. Il prend ce risque-là. Et grâce à cela, tu réalises peu à peu que, malgré ton jeune âge, tu as ton mot à dire et ton rôle à jouer. Les tournées régionales sont des

moments très importants, par exemple. Ici, on ne joue pas pour une "élite", on va vers les spectateurs et on apprend beaucoup. Au-delà des scolaires notamment. Ça triche pas. » Miglé ajoute : « Tu réalises que tu as aussi une responsabilité dans la ville. Un lien affectif se crée avec les gens, en atelier, en formation, lors des tournées régionales. On se sent redevable d'avoir la possibilité de travailler ici ces deux années. » À l'approche du WET, les deux comédiennes sont à la fois stressées et excitées. À cette occasion, elles sont donc programmatrices et joueront aussi dans le spectacle « Truelle », mis en scène par un de leurs camarades, Théophile Dubus. Une position parfois délicate mais qui leur paraît juste et instructive : « Les débats entre nous pour choisir les spectacles étaient formidables », explique Jeanne. « Ça nous a aidés à avancer sur nous-mêmes, à savoir quel théâtre on voulait faire, mais aussi quel théâtre on voulait défendre. » Et Miglé termine : « J'ai trouvé cette double casquette très porteuse. Elle permet de se sentir à la même hauteur que les autres artistes du festival. Il n'y a pas de hiérarchie. » À les entendre, on souhaite que ce dispositif devienne un modèle dans toutes les régions tant il permet aux jeunes artistes à la fois de développer leur esthétique et de construire ce lien si essentiel entre les acteurs culturels et les populations.



FOCUS —

MOT D'ARTISTE — UNE MAISON DE POUPÉE

CONCEPTION LORRAINE DE SAGAZAN / 28 AVRIL 21H & 29 AVRIL 15H

« La poupée n'est pas toujours celle qu'on croit... Dans une réécriture stridente du classique d'Ibsen, un homme reste au foyer tandis que sa femme court après son épanouissement professionnel et part conquérir le monde. La violence des rapports de domination dans le couple moderne éclate d'autant plus fort. »

POURQUOI J'AI CHOISI D'ADAPTER IBSEN

— par Lorraine de Sagazan —

« La pièce dans sa version originale, illustre bien le contraste entre la morale de la sphère domestique privée – qu'on attache traditionnellement au sexe féminin et qui se centre sur les notions de responsabilité et de soin – et la morale dite « masculine » de la sphère publique, orientée par les principes du devoir et de la justice. »

Mais ce qui m'intéresse en montant cette pièce aujourd'hui, c'est où nous en sommes de ces paradigmes en 2017. C'est la raison pour laquelle – après avoir travaillé pendant un mois sur la version originale d'Ibsen, dont la violence du propos m'a semblé dépassée –, j'ai choisi d'adapter sa pièce et de proposer une redistribution des textes de Nora et de Torvald. À partir des études sur le genre et de recherches sur les déterminismes socioculturels, j'ai décidé d'inverser les rôles pour réfléchir à la morale actuelle et recréer la déflagration initiale. Dans cette version, Nora gagne sa vie et Torvald, licencié depuis peu, garde la maison et les enfants. Un couple de notre temps – pourquoi pas –, un couple qui s'aime vraiment. Mais ce couple explose aussi. Les inégalités semblent s'atténuer, mais une violence latente et le conditionnement social, cultu-

rel et psychologique menacent nos identités et notre liberté à exister. Les rapports de domination sont dissimulés, nous n'arrivons toujours pas à nous en départir. « Nul n'est plus esclave que celui qui se croit libre sans l'être » (Goethe). Avec ce travail, je veux parler de la difficulté pour les êtres d'aujourd'hui à faire des choix qu'ils assumeront pleinement et de l'injustice et de la violence des nouveaux cadres qui nous étouffent toujours.

“

Rien n'est interdit à la représentation

Les débats virulents qui sont apparus récemment à propos des études de genre par exemple m'ont interpellée et inspirée à ce sujet. Le couple doit être libre de s'aimer librement d'un amour libéré. Je cherche donc à retrouver l'essence et la nécessité de la parole d'Ibsen aujourd'hui et à questionner le monde dont je suis héritière. Comme pour « Démons », mon précédent spectacle, je crois que c'est une erreur de croire à l'objectivité d'un texte. Chacun en est l'interprète qui invente sa vérité. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas d'être un témoin historique mais un témoin du vivant, du rapport entre les hommes. Je crois au spectateur intelligent, sensible.

Je crois aussi au metteur en scène comme penseur, analyste des comportements humains qui propose un axe de réflexion au-delà du miroir. Montrer ce que l'on ne voit pas, dire ce que l'on voudrait taire, proposer le théâtre comme un laboratoire de vérité où ce qui est habituellement innommable et caché est enfin exposé. Peut-être pour nous permettre de devenir plus humains. Si je désobéis aux auteurs que je choisis, si j'ouvre les veines de leurs textes, c'est toujours pour tenter d'en faire résonner l'émotion et la violence qui se dégagent. Ivo Van Hove dit à ce sujet : « Mettre en scène une pièce du passé implique de recréer la déflagration qu'ont ressentie les spectateurs le soir de la première. » Le théâtre est un art au présent. Qui selon moi doit parler aujourd'hui comme s'il venait de s'écrire. En cela, c'est une expérience politique, potentiellement contestataire et sans consensus. Rien n'est interdit à la représentation. Vivons ! »

Après avoir rencontré la plupart de ses collaborateurs à l'école du Studio Théâtre d'Asnières, Lorraine de Sagazan fonde la compagnie La Brèche. Elle interroge la place du spectateur et la nécessité de raconter les êtres humains de notre époque, avec leurs difficultés à exister et vivre ensemble.



« Une maison de poupée » © Marco Zavagno

CRITIQUE — 2 OU 3 CHOSES QUE JE SAIS DE VOUS

CONCEPTION MARION SIÉFERT / 29 AVRIL À 12H ET 30 AVRIL À 21H

« Une créature étrangère cherche à établir un contact avec nous. Sur les réseaux sociaux, elle scrute les vies de ces personnes qu'elle voudrait comprendre : photos, posts, humeurs, like lui sont autant d'indices pour déceler ce que, derrière les pixels, nous racontons de nous-mêmes. »

MARION SIÉFERT, ARCHIVISTE DE NOS VIES

— par Jean-Christophe Brianchon —

Un plateau vide, de la fumée dans la pénombre et un micro, pour accueillir la parole d'une silhouette énigmatique. Puis un écran, sur lequel sont projetés les photographes de nos vies, récupérés ça et là sur un Internet devenu la matière photosensible à la surface de laquelle chacun de nous dépose un bout de son être.

Alors, une silhouette au mystère botticellien se défait des flots de la scène jusqu'à faire du public sa conquête et à devenir l'archiviste de nos vies, à qui toutes ces photos sont inconsciemment adressées. Celle-là même dont nous rêvons tous l'espace d'un instant d'attirer l'attention, et dont la démarche rappelle à qui veut l'oublier ce qu'Armand Gatti, récemment disparu, ne cessait de répéter : « Le théâtre est un art dont le point de départ n'est pas l'expression du moi, mais l'écoute de l'autre. » À nous désormais d'assumer la belle tristesse de ses paroles, et de maintenir le regard sur cette toile peinte à l'encre de nos incapacités, car c'est bien la vie des autres que ce spectre raconte à chacun, mais c'est surtout de l'impossibilité du monde à vivre autrement qu'en se regardant le faire qu'il est question. Sans moralisme passiste, car « de vous je ne sais rien », nous dit la voix. Sim-

plement, une réalité vraie : la mise en images permanente de nos vies n'est rien d'autre que la preuve de l'incapacité de certains à oublier, et du désir d'autres de surveiller. Par cette démonstration, l'archiviste se révèle alors deux fois brechtienne.

“

Appréhender à nouveau le pouvoir des mots

Une première fois quand elle fait inconsciemment de l'histoire cette « exigence générale de la pensée » (« Brecht, Marx et l'Histoire »), et une seconde quand, par le montage des images et l'apport de ses mots, elle ne se contente pas simplement de « rendre le réel », mais bien plutôt de problématiser ce dernier. C'est ambitieux, bien sûr, mais c'est avant tout intelligent et utile. Intelligent quand au fil de la représentation le dispositif, qui interroge la relation du visible avec l'invisible par l'absence visuelle d'une performeuse omniprésente à l'oreille, entre en résonance avec le texte et le propos général de cette pièce, qui consiste à souffler sur les cendres de l'oubli et du déni pour peu à peu rendre au réel sa substance et permettre à son invisible de récupérer sa brillance, quand bien même celle-ci brûlerait la rétine de

nos yeux réfractaires. Enfin c'est utile, tant il est nécessaire de prendre conscience de l'impasse de l'image en tant que mode de vie, tout comme il est urgent d'appréhender à nouveau le pouvoir des mots afin d'être en mesure d'envisager un futur désirable. Ce pouvoir des mots que l'archiviste partage manifestement avec la langue, quand elle fait d'eux à travers son texte ces soldats capables de « survivre au prochain naufrage du monde » dont parlait Walter Benjamin. Reste alors à propager cette parole, à l'écouter et à la regarder, car Marion Siéfert apparaît assurément avec ce spectacle comme une des metteuses en scène, auteures et performeuses les plus prometteuses et rassurantes du moment. Elle sera à la rentrée sur le plateau de la Loge, à Paris, du 19 au 22 septembre.

Une équipe franco-allemande, réunie pour ce projet hybride, à la lisière du théâtre et de la performance, créé à Giessen (Allemagne) par Marion Siéfert, auteure, dramaturge et performeuse.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

PLAY WAR

MISE EN SCÈNE ALEXANDRE FINCK ET ADRIEN FOURNIER
29 AVRIL À 16H & 30 AVRIL À 18H

« C'est la guerre ! Deux soldats sont catapultés en pleine jungle. Plongés dans un univers modelé par les sons et la vidéo, ces deux personnages nous entraînent dans un périple inspiré des grands classiques du cinéma américain. »

PETITS SOLDATS

— par Lola Salem —

Le festival WET donne pendant trois jours libre parole à la création contemporaine, et notamment à la création par de jeunes artistes, en affichant ouvertement le choix de trouver les inventeurs du théâtre de demain. La Compagnie Discrète ne manque pas d'énergie et de fougue – contrairement à ce que son titre peut laisser croire – et puise dans un répertoire assez usité pour donner vie à la scène. Le duo formé par Adrien Fournier et Alexandre Finck, soudé par l'art du mime, prend en effet modèle sur des sources incontournables du rire en noir et blanc – depuis le mime Marceau jusqu'à l'humoriste québécois Michel Courtemanche, en passant par Charlie Chaplin. Sans oublier une myriade d'inspirations cinématographiques concernant l'univers de la guerre, également bien connues. Des images classiques dont l'héritage gagne pourtant à être revisité. Après « Le Son du silence » (2011), « Play War » se base à nouveau sur la dynamique d'un binôme. Sur une scène minimaliste, ce sont les corps en mouvement des deux jeunes artistes qui modèlent l'espace, accompagnés par une création visuelle (Hélène Aubineau) et sonore (Jules Jacquet) cohérente. L'histoire est simple : deux soldats se retrouvent au cœur d'événements qui les dépassent. Pas de dialogue, donc, mais des « gromelots » qui s'accordent avec l'univers projeté sur

scène par le biais de la musique et des lumières. Difficile de savoir où se cache le caractère hautement novateur de la proposition, mais l'énergie et la bonne volonté sont palpables dans ce spectacle qui se revendique au cœur des rapports humains. C'est avant tout une prise de parole libre, qui rejoue sans accent métadérangeant et déjà-vu le rôle du jeu, le rôle de la puissance, la beauté et la drôlerie potentielles du corps. À partir d'une matière de base, l'improvisation se greffe facilement et développe le dialogue muet des deux artistes. Le duo milite par ailleurs depuis longtemps, de manière très pédagogique, à la redécouverte du mime, notamment via des ateliers scolaires qui aident les enfants à renouer avec des ressorts comiques simples mais terriblement efficaces. Le goût du jeu et du partage est donc bien ancré dans l'ADN de cette compagnie qui a dans sa manche tous les atouts pour créer un spectacle d'une grande franchise et d'une jolie poésie.

La compagnie Discrète est née en 2014 à Tours. Elle rassemble deux comédiens désireux d'explorer l'art du mime comme un outil permettant d'imaginer à l'infini et de partager un langage commun, tout en puisant leur inspiration dans des problématiques actuelles et universelles.

LA NUIT LIQUIDE

CONCEPTION COLLECTIF CATASTROPHE / 30 AVRIL À 22H

« Quelque part entre le concert, le rituel et la comédie musicale, les membres de Catastrophe inventent les Nuits jaillissantes. Ils disent, dansent et conjurent le désespoir. Ils affirment haut et fort leur choix d'être joyeux. Chacune de leurs performances est unique, toujours portée par le désir de croire que tout est possible. »

CATASTROPHE, VERS L'INFINI ET EAU-DELÀ

— par Ysé Sorel —

Pour la 2e édition du festival de jeune création WET, le JTRC (Jeune Théâtre en région Centre) invite le collectif Catastrophe pour réaliser une performance de clôture. Fidèle à ses habitudes lexicales, Catastrophe a intitulé cette soirée « La Nuit liquide ». Le collectif a déjà en effet plusieurs « Nuits » à son actif, avec « Les Nuits jaillissantes » chez Madame Arthur, ou « La Nuit radiante » sur les ondes pour accompagner avec de bonnes vibes le passage en 2017. Si le titre fait naturellement écho au nom du festival, il

n'implique ni la présence d'une piscine ni une ambiance façon soirée tee-shirts mouillés. Bien plutôt, cette « Nuit liquide » est conçue comme un rituel, un « baptême » ayant pour ambition une communion dans la joie (et peut-être malgré tout dans la sueur) avec le public, dans un rapport de proximité et une scénographie immersive. Afin de faire découvrir un « réel hallucinatoire » au public, les membres de Catastrophe puiseront dans leurs « sets de textes » ou partageront d'autres écrits durant le festival. Ils les entremêleront à leurs

chansons pour faire vibrer les spectateurs, et ils s'allieront une nouvelle fois avec leurs ami(e)s d'Ascidiacea pour créer une mise en scène interactive et onirique, à l'aide d'improbables designs sonores et lumineux. Ce collectif parisien considère la catastrophe comme une matrice de possibles et se donne pour mot d'ordre d'« infinir ». On est curieux de voir ce qu'il nous réserve pour dilater le temps afin de poursuivre la nuit et, malgré tout, de finir le festival, en beauté et avec l'audace de la jeunesse célébrée les jours précédents.

Collectif composé d'une quinzaine d'humains de moins de trente ans (plasticiens, acteurs, musiciens, chanteurs, chercheurs...). Catastrophe est basée à Paris. Sur Internet, dans des châteaux, des musées ou des cabarets de Pigalle, ils écrivent, chantent, jouent et affirment leur volonté de croire que les catastrophes peuvent être des chances de vivre.



REGARDS

ENTRETIEN AVEC CATASTROPHE

« IL S'AGIT DE VIVRE LE BOULEVERSEMENT »

— propos recueillis par Ysé Sorel —

Qu'est-ce qui anime Catastrophe ?

Notre collectif s'est réuni autour de la nécessité d'habiter la crise, de vivre le bouleversement. Nous défendons une attitude à la fois active et contemplative envers le réel, faire sans cesser d'observer. Chaque membre est une force de proposition : nous avons chacun plusieurs cordes à notre arc, on écrit, chante, joue, danse afin de proposer une autre perception du monde.

Votre projet semble aller à rebours de l'acception commune du mot « catastrophe »...

Notre nom symbolise notre démarche : ce mot pluriel est connoté négativement, et nous souhaitons le réinventer,

lui donner une nouvelle chance, en partant de son étymologie (en grec, cela signifie le « bouleversement ») : si nous sommes Catastrophe, nous ne sommes pas catastrophistes, au contraire. Il s'agit pour nous d'affirmer que les catastrophes peuvent être des opportunités de se réinventer.

Pouvez-vous faire un historique de vos activités ?

Catastrophe a pris corps à travers l'organisation d'une soirée à l'Amour en 2015, puis de ce que l'on a appelé les « Nuits ». La nuit représente une forme de transformation à laquelle nous sommes attachés. L'objectif est d'offrir une autre attention au réel et

d'investir des lieux non conventionnels, comme le musée Guimet, où nous sommes résidents, ou chez Madame Arthur. Un tournant, médiatique surtout, a été la publication d'un texte, « Puisque tout est fini alors tout est permis », en septembre 2016. Nous voulions publier, pour le futur, une promesse à nous-mêmes et à ceux qui s'y reconnaîtraient, adresser un murmure de ralliement aux jeunes qui sortent des études et ne sont plus adaptés aux cadres qu'on leur offre, un « nous ne sommes pas seuls, n'ayons pas peur ».

Quels sont les projets pour la suite ?

Les prochaines soirées au musée Guimet, les 13 mai et 2 juillet. Et puis, à

la rentrée, deux événements qui illustrent bien notre démarche, à la fois littéraire et musicale : la sortie simultanée d'un disque et d'un livre, qui tiendra aussi bien de l'essai que des souvenirs d'enfance.

PILETTA REMIX

CONCEPTION LE COLLECTIF WOW !

29 AVRIL À 11H & 30 AVRIL À 15H

« Voyage en terre inconnue : pour sauver sa grand-mère, Piletta doit braver tous les dangers d'un monde inquiétant — le monde des grands. Du théâtre pour les oreilles ? De la radio pour les yeux ? Les deux ! Les acteurs-bruiteurs-électro-musiciens donnent vie à une foule de personnages, avec les aléas du direct. »

« LES ADULTES, C'EST VRAIMENT DES TROUILLARDS ! »

— par Lola Salem —

C'est un conte comme bien d'autres : une petite fille découvre le monde, mais pas de la manière la plus facile qui soit. Piletta Louise cherche à sauver sa grand-mère, et elle s'en va comme ça, se battre toute seule contre la mort, en quête d'une fleur rare et vitale. Et pour partir en exploration avec elle, le Collectif Wow ! dévoile l'épopée de Piletta Louise par le biais d'un univers sonore riche et sensible. La fiction, remixée sur le mode radiophonique, emmène le spectateur dans une expérience délicate et puissante. Les artistes et techniciens jouent du grain de la voix et des possibilités des machines (boîtes à rythmes, samplers et autres logiciels) pour donner vie à ce périple. Ciselé au rythme d'une vocalité ainsi que d'une bande-son très travaillées, le chemin de Piletta Louise est empli de sensations simples et d'émotions complexes qui font mouche. Le son, cette matière texturée mais invisible, remet en question la mise en scène de cette performance radiophonique en live. Pour donner naissance à ce conte initiatique, il faut baisser les projecteurs, jouer des ombres qui projettent autant d'images que l'imagination en crée, seule, au contact de cette épopée auditive. C'est un feu d'artifice qui se trame dans la pénombre, où se

tapissent les artistes. Un spectacle qui pétille dans une semi-obscurité. Le Collectif Wow ! joue de la simplicité de son récit et de l'ingéniosité de sa mise en scène pour se resserrer sur l'essentiel : les sentiments divergents, virevoltants, les impressions diverses et variées par lesquelles passe la petite fille dans sa quête extraordinaire. Un univers d'enfant loin d'être enfantin, où l'on apprend que les adultes, eux, sont des trouillards.

« Piletta remix » est une invitation tendue par les artistes au public ; créer par le son, pour la beauté du son, en se soumettant aux aléas du direct. C'est une pièce qui joue d'une sensibilité toute lyrique, gratifiant la corde fine des sentiments et des perceptions. Un petit bijou sincère et technique, où la machine vient au secours du récit et illumine la voix ; où la voix n'est qu'un instrument comme un autre, au service du texte.

Le Collectif Wow ! est une tribu d'artistes basée en Belgique. Ses membres voyagent à travers créations radiophoniques et sonores, cinéma, théâtre, photographie, écriture et musique. Ils développent des spectacles multimédias pour le jeune public depuis 2013.



MOT D'ARTISTE – LE ROI SUR SA COULEUR

MISE EN SCÈNE HUGUES DUCHÊNE / 29 AVRIL À 11H ET 17H, 30 AVRIL À 14H

« Une comédie sur les rapports entre art et pouvoir. Ça tombe bien : ça se joue entre les deux tours de la présidentielle. Entre la petite et la grande histoire, c'est inquiétant, dérisoire et hilarant. La pièce met en scène des personnages nommés Carla, Nicolas, Olivier, Luc, Valéria ou Frédéric. Toute ressemblance avec des faits réels n'est pas totalement fortuite. »

ÉCHEC AU ROI

— par Hugues Duchêne —

« Le dimanche, quand je ne sais pas quoi faire, je vais voir un bon meeting. Macron au Palais des sports, Le Pen à celui des congrès, Hamon à Bercy, Méluce à Répu, Fillon au Troca. Je viens avec mon appareil photo, un reflex numérique qui m'aide à passer pour un photographe professionnel. Je franchis les cordons de sécurité en brandissant l'appareil et en criant : « Presse, presse, presse ! » Je fais ma photo du jour. Je regarde les gens. Les militants, j'ai toujours trouvé ça dépayant. À quinze ans, à Lille, j'ai pris un abonnement dans un théâtre public (j'y ai vu « Illusions comiques », d'Olivier Py). J'ai aussi pris ma carte dans un parti politique de gauche (j'y ai vu Martine Aubry). Très vite, un paradoxe m'est apparu : si on entendait beaucoup le mot « politique » au théâtre, on n'entendait jamais le mot « théâtre » dans la bouche des « camarades ». Et pour cause, ils n'y allaient jamais. Alors à dix-huit ans, quand j'ai pu réaliser une première « carte blanche », j'ai écrit une pièce sur le milieu politique. Le jour de la première – on était en pleine campagne des régionales –, il n'y a qu'un seul camarade qui est venu. Mais c'était déjà ça. La

pièce que je présente au WET Festival va dans le même sens : étudier le monde politique quand il se rapproche du monde du théâtre, et vice versa. L'artiste dramatique a ça de particulier qu'il se construit tantôt contre le pouvoir, tantôt tout contre. L'idée m'est venue en avril 2011, quand j'ai lu un article traitant de la non-reconduction d'Olivier Py à l'Odéon dans un journal gratuit : « Métro ». Si c'était dans un gratuit, c'est que ça devenait sérieux.



J'ai contacté Olivier Py sur Facebook

Un an plus tard, j'ai contacté Olivier Py sur Facebook, on a bu un Coca Zero et il m'a raconté sa version des faits. Ce fut assez décevant : sa non-reconduction était due à une simple histoire de copinage. Mais il m'a aussi parlé d'une femme, la conseillère « culture » du président, journaliste de formation, devenue par la suite directrice du château de Versailles. J'ai peu à peu compris que si je voulais faire une pièce convenable, il fallait que je mène un travail à la fois de documentation et d'imagination. C'est donc une

pièce mi-fictionnelle mi-théâtre documentaire. J'ai écrit l'année dernière dans le cadre d'une « carte blanche ». Avec les cinq autres acteurs de la pièce, nous étions « comédiens de l'Académie de la Comédie-Française ». Bref, nous y faisons un stage d'un an. Le Français étant le théâtre royal par excellence, il ne manquait pas d'anecdotes nourrissant la trame principale. Nous avons joué trois fois la pièce au Français, dans une salle de répétition cossue, puis quatre fois au théâtre de la Loge. Pour le moment, trois ex-camarades du parti sont venus. Je suis saucé. »

À sa sortie de l'École du Nord (Lille), Hugues Duchêne devient élève-comédien à la Comédie Française. Dans ce lieu symbolique du rapport entre théâtre et pouvoir, l'auteur, passionné de politique, rassemble ses camarades de promotion pour créer sa troisième pièce, *Le Roi sur sa couleur*.



TRIBUNE

QUELLE PLACE POUR L'ÉMERGENCE DANS LE THÉÂTRE FRANÇAIS ?

— par Clément Thilbault —

À l'occasion du 2^e festival WET, initié par Jacques Vincey au Centre dramatique régional de Tours – Théâtre Olympia, qu'il dirige, se pose à nouveau la question de l'émergence théâtrale. La multiplication de festivals dédiés à la jeune création fait débat.

Ces événements ponctuels s'affichent comme une formidable ouverture des programmations sur le travail d'artistes naissants (qui par ailleurs se monte souvent sans grands moyens dans la précarité) en offrant une vitrine d'envergure aux œuvres d'une poignée de compagnies méritantes, mais ils pointent aussi la peine que ces mêmes artistes éprouvent à travailler et à se produire le restant de la saison. « Solution ou symptôme ? », c'est en ces termes que se posait le débat en 2013 à la Maison des métallos, établissement culturel de la Ville de Paris. S'interroger sur l'émergence au théâtre revient à constater la difficulté persistante de promouvoir et de favoriser la jeune création à l'intérieur et hors des systèmes. Parmi les jeunes metteurs en scène les plus en vogue du moment, Thomas Jolly a pu présenter un de ses premiers spectacles au festival Impatience avant de voir triompher « Henry VI » (2014) puis « Richard III » (2016) partout en France. Incontestable tremplin créé à l'Odéon-Théâtre de l'Europe par Olivier Py il y a bientôt dix ans et aujourd'hui assuré par une constellation

de théâtres parisiens et de banlieue (Colline, CentQuatre, Rond-Point, T2G), le festival a pour but de faire connaître de jeunes compagnies de théâtre contemporain auprès du grand public et des professionnels (programmateurs et journalistes). Sont éligibles les professionnels ayant entre une et quatre créations à leur actif. Beaucoup des lauréats se sont produits dans des salles nationales – Fabrice Murgia, Prix du public 2010 pour « Le Chagrin des ogres », Chloé Dabert, primée avec « Orphelins », de Dennis Kelly. Nouveauté de cette édition, les gagnants joueront dans le IN d'Avignon en fin de festival.



Les conditions d'une production viable ?

Cette propulsion spectaculaire paraît risquée voire douteuse, car elle ne porte pas toujours les fruits escomptés. Benjamin Porée, repéré, à vingt ans, dès son premier spectacle, voit son « Platonov » créé en catimini au théâtre de Vanves en 2012 et repris deux ans après aux Ateliers Berthier. Ce transfert d'une petite salle « familiale » à la grande scène d'une considérable institution et les aménagements qui sont inhérents à cette inhabituelle situation ont été fatals. La pièce, qui bénéficiait dans sa première configuration d'une forte réputation, se voit démonter par la suite où le geste est plus fraîchement

reçu. Le metteur en scène, comme d'autres de sa génération, est associé au théâtre de Vanves, qui s'apparente à l'un des plus fourmillants viviers de jeunes artistes pluridisciplinaires. Le théâtre mise sur la découverte autant que sur la fidélité avec une réelle volonté de suivre dans le temps les artistes engagés. Car si la politique du one shot décrite précédemment n'est pas sans conséquence dans la réussite d'un spectacle ou d'un artiste, l'accompagnement d'un objet artistique ou la carrière de son signataire se révèlent être des enjeux de taille qui demeurent souvent méprisés. Des salles de spectacle comme la Loge ou le théâtre de Belleville dédient pareillement leur espace et leur programme à la jeune création. Ce sont souvent de petites scènes qui ne permettent pas le déploiement de formes nouvelles audacieuses ou sophistiquées. À la simple lecture de la brochure, force est de constater que la politique de programmation se base sur un critère quantitatif prédominant. S'ils revendiquent le fait qu'une grande partie des spectacles sont créés dans le lieu et que les compagnies bénéficient de temps de résidence, il faut reconnaître que les auteurs, acteurs, metteurs en scène diffusés jouissent d'une certaine visibilité indispensable mais ne réunissent pas du tout les conditions d'une production viable. Le festival Wet n'hésite pas quant à lui à ouvrir le débat et offre ainsi aux festivaliers et aux professionnels un temps d'échange nécessaire.

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL ORLÉANS / CENTRE-VAL DE LOIRE

WILLIAM FAULKNER / SÉVERINE CHAVRIER

LES PALMIERS SAUVAGES

MERCREDI 17 MAI 20H30
JEUDI 18 MAI 19H30 – CONCERT 22H
VENDREDI 19 MAI 20H30

RÉSERVATION 02 38 81 01 00
WWW.CDN-ORLEANS.COM
THEATRE9ORLEANS

photo : Alexandre Ah-Kye – conception graphique : Atalante-Paris

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSSI GÉNÉ-

Festival WET[®] MOT D'ARTISTE – GENÈSE N°2

MISE EN SCÈNE THOMAS GONZALEZ ET YANN MÉTIVIER

29 AVRIL À 21H ET 30 AVRIL À 15H

« Comment et pourquoi existe-t-il quelque chose plutôt que rien ? Pour répondre à la question, un fatras aérospatial, une sorte de NASA de quartier, s'ordonne autour de Dieu, expert en nihilisme rigolard, et d'une plaignante bien téméraire, mathématicienne pétrifiée et cosmonaute de pacotille qui dégénère sec. Toute ressemblance avec des faits réels n'est pas totalement fortuite. »

POURQUOI VIRIPAËV ?

— par Yann Métivier —

« Genèse n° 2 » est le deuxième texte d'Ivan Viripaev qu'on monte. On l'adore. C'est très certainement un des (premiers) grands dramaturges du XXI^e. Ivan Viripaev est russe. Athée. Et obsédé par l'idée de Dieu. Il y a dans son écriture un truc d'ascète, comme complètement dépouillé. Et en même temps hyper généreux. Surtout : incroyablement ambitieux. Volontiers métaphysique. Viripaev s'attaque aux grandes interrogations humaines. Des questions existentielles, qu'il jette sur la glace mince de fictions fragiles. Quand la glace cède, que la fiction craque, la question est piégée. Ces ruses géniales lui permettent de parler des sujets les plus ardu du monde avec des mots relativement simples (j'ai envie de dire :) lumineux. J'ai l'impression en écrivant tout ça de parler de Beckett. Mais effectivement, il y a quelque chose. Dans l'ambition des thèmes. Et dans la manière presque frontale de les aborder. Chacune des pièces de Viripaev propose un (Je ne trouve pas de meilleur mot) dispositif dramaturgique. C'est-à-dire qu'il met en scène sa propre façon de raconter. Et ses dispositifs, ses pièges, sont radicaux, souvent très originaux, et toujours efficaces. Le

théâtre de Viripaev traque, par la marge et le minoritaire, un poulx invisible des choses. Comme dans un grand collisionneur, ses personnages sont poussés par des intuitions irréductibles et inconciliables. Ils se jettent tête la première contre la réalité. De ces chocs, Viripaev tire des photogrammes. De saisissantes synthèses de son époque, très loin des tics et lieux communs de l'actualité. Il cherche à dire l'essentiel. Nous pousse à redéfinir ce qui nous importe. Dans notre si riche époque, très trouble mais aussi très excitante. Je crois que c'est ça qui nous ramène à l'écriture de Viripaev. C'est de ça qu'il témoigne. En ça que son théâtre est véritablement une proposition actuelle et importante. Son écriture est saturée de cette nécessité à nouveau pressante : s'étonner, inspirer, réanimer, donner de l'importance. »

Le Collectif théâtral AOI réunit deux metteurs en scène passionnés par l'écriture de l'auteur russe Ivan Viripaev : Yann Métivier et Thomas Gonzalez. Pour ce projet, ils sont accompagnés par deux superbes acteurs, Claude Degliame et Geoffrey Carey, et un cinqué à moustache, Romain Blanchard.

LE DESSIN

CARTER EST UN PORC

— par Baptiste Drapeau —



I/O Gazette n°56 — 21.04.2017

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —
SIRET 81473614600014Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu
Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr

Responsable Partenariats / Publicité India Bouquerele india.bouquerele@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Julien Avril, Léa Coff, Baptiste Drapeau (illus.), Lola Salem, Ysé Sorel, Clément Thibault.

Photo de couverture © Anastasia Sapon

LE FAUX CHIFFRE

3,4%

C'est la probabilité que le groupe Wet Wet Wet assure le concert de clôture du festival

L'HUMEUR

« Auprès de ce qui est sec, ce qui est humide brûle. »

Proverbe turc

ENCORE PLUS WET[®]

« Carter est un porc »

Mise en scène Sébastien Chassagne

Carter est un petit garçon obèse et rouquin de six ans qui vit dans une famille de mormons franchouillards. Le père est austère et violent, la mère est soumise et bavarde. Un jour comme tous les autres, les parents de Carter prennent la décision de lui révéler ses origines. Démarre alors une série de dérapages nous menant vers l'incroyable vérité : l'ascendance de cet enfant aux cheveux de feu et à l'appétit insatiable. CDR de Tours / 29 et 30 avril à 19h

« Truelle - Une histoire d'enfant triste »

Conception Théophile Dubus

Ilesque et Méroée vivent avec Truelle, leur adorable petite fille. Dans leur jolie maison, elles boivent du thé, s'aiment énormément et sont heureuses. Mais Truelle tue des animaux et des gens. Ça se passe à Vladivostok, ça risque de mal finir, ça parle de mensonge, de violence et de mort - et c'est une comédie.

CDR de Tours / 29 avril à 14h, 30 avril à 11h et 19h

Lecture

Mathieu Marie : « La Visite du chancelier autrichien en suisse » de Michel Vinaver.

CDR de Tours / 30 avril à 12h

FESTIVAL « ON MARCHÉ » : DANSE CONTEMPORAINE À MARRAKECH

REPORTAGE

— par Mathias Daval —

Non, I/O Gazette ne s'est pas déplacé à un meeting d'Emmanuel Macron, mais à la 12^e édition du festival marakchi de danse contemporaine On marche, dirigé par Taoufiq Izzediou. Reportage de quatre journées de spectacles et de rencontres sous le soleil marocain.

Début mars, le choc est brutal : on passe des 6 degrés parisiens aux 25 degrés de cette fin d'après-midi sur le tarmac de Marrakech. Inauguré à grands frais pour la Cop22 l'année dernière, le nouvel aéroport est le symbole d'une ville qui bouge. On marche témoigne que l'enjeu de modernité n'est pas seulement économique, mais aussi culturel : il s'agit autant de présenter aux programmeurs et professionnels un showcase de performers marocains que de réunir des danseurs et chorégraphes du monde entier, débutants comme confirmés. Parmi ces derniers, pour cette soirée à l'Esav (École supérieure des arts visuels), Bernardo Montet présente « Le Soleil du nom », une courte performance pluridisciplinaire. Tout y est question de circulation d'énergie, d'abord via la vidéo de ce qu'on pourrait qualifier de « tao de l'air » ; puis la prolongation dansée sur scène et ce « tao du son » - frottements sur une guitare électrique trafiquée, à même le sol. À la fois incisive et caïse de résonance, les mots lus en arabe par Abdallah Zrika nous laissent un peu *lost in translation* - on aurait préféré des surtitres -, mais on y perçoit tout de même la force de la litanie ontologique. Un spectacle envoûtant, qui restera directement collé au système nerveux jusqu'au soir, où tout le monde se retrouve pour un dîner dans le patio de la Taverne, restaurant de tagines en face du cinéma Le Colisée.

Le lendemain, 33 degrés pour une marche à travers le Guéliz jusqu'à l'oasis veloutée du bâtiment ocre de l'Institut français. Taoufiq Izzediou vient d'une génération d'artistes passés par l'Institut, qui soutient le festival depuis les origines, la salle dite « Cuisine » ayant été un lieu historique de la danse contemporaine du pays. Amar Al Bojrad, performer irakien installé en Belgique, nous avait parlé la veille de son *work in progress*, intitulé « Boredom ». C'est de retour à l'Esav qu'on le voit aujourd'hui : si on peine par moments à y déceler la connexion physique avec la thématique affichée, son solo reste une pertinente déconstruction de l'ennui par un mélange de sursauts, de répétitions et de brisures.

Le projet « Shifting Realities », décliné en trois spectacles pendant le festival, en constitue l'un des moments forts autour de la rencontre de quatorze jeunes chorégraphes coachés par des artistes reconnus, comme Panaibra Canda ou Robyn Orlin. Ainsi, dans « Fragiland », ce sont tout d'abord quatre corps emmêlés, immobiles puis tout en rotations et lignes de fuite. Nous ne sommes pas conviés à une caresse polyamoureuse, mais à une lutte de corps en tension, bientôt confirmée au micro : « *Why are you stressed out, sir?* » Surgit comme un pavé dans la mare la question de la couleur de peau. La fragilité de notre rapport à l'autre, entre désir d'imitation, de contrôle ou de différence, est interprétée avec justesse par les danseurs. Deux bémols : quelques incursions de paroles un peu trop

premier degré, et des idées scéniques foisonnantes qui auraient sans doute mérité d'être resserrées autour de deux ou trois axes plus homogènes. Reste un joyeux dosage d'énergie, de violence et d'humour.

Pour conclure la deuxième journée, la grande prêtresse franco-sénégalaise Germaine Acogny a décidé d'évacuer la mélancolie. Son « Songook Yaakaar » est une sorte de kaléidoscope scénique avec lequel elle transmet au public ce qu'elle a puisé de l'Afrique en fragments de mouvements, de danses, de chansons, de rituels. C'est qu'on peut compter sur les doigts d'une main le nombre de danseurs africains à ne pas être passés par l'« École des sables », d'Acogny à Toubab Dialaw. Abdoulaye Konaté, justement, est l'un d'entre eux. Il me confond avec un danseur suisse (décidément, après le Brésilien Michel Melamed et le Suédois José Gonzalez, la liste de mes sosies s'allonge), et c'est l'occasion de faire connaissance. Basé à Strasbourg, l'Ivoirien présente avec le solo « Humming Bird » une poésie colibriquesque que n'aurait pas désavouée Pierre Rabhi.



Reconnexion avec les énergies fondamentales

16 h 15, terrasse de l'Esav, on attend que le muezzin achève la prière. Radouan Mriziga propose un travail en cours, « 8 ». Nul n'entre ici s'il n'est géomètre : au découpage du temps fait écho, pendant plusieurs longues minutes silencieuses, le découpage de l'espace scénique en un motif régulier tracé à la craie et au ruban adhésif. Le duo de danseurs (Mohamed Lamqayssi et Ayoub Abekkan) explore méthodiquement des séquences polyrythmiques et percussives aussi minimalistes que fascinantes.

Le soir, sous la climatisation de la grande salle de la Dar Attakafa, on retrouve Taoufiq pour « En alerte », que nous avions déjà chroniqué dans les pages de I/O à l'occasion de sa création au Kunstenfestivaldesarts en mai 2016. En première lecture, le Marocain dresse un pont entre la Tradition et la Modernité, entre les grésillements de la guitare électrique et la lancinance de la basse gnawa ; mais il livre surtout ce questionnement : que peut l'artiste, cet individu coincé au milieu de tout ça, dans la quête de soi-même ? L'initiation est celle d'un labyrinthe de sable psychique et physique aussi fragile et changeant que le cœur de l'homme... Initiation : voilà le point commun avec « What About Dante ». L'Égyptien Mounir Saeed y incarne le héros de la « Divine Comédie » pour une danse soufie construite autour du souffle (amplifié par un micro-voix). Un projet d'autant plus pertinent qu'il reconnecte avec la tradition fondamentale du soufisme et le lien, comme dans la kabbale hébraïque, entre le souffle et l'esprit : en arabe, *rûh*, l'esprit, est lié à *rih*, le vent, et *nafs*, l'âme, à *nafas*, la respiration (« Nafas », c'est d'ailleurs le nom que portera la future école de danse, projet de formation professionnalisante soutenu par Taoufiq et qui verra le jour l'année prochaine). Beaucoup plus décalé, « Les Architectes », de Youness Atbane et Youness Aboulakoul, est l'une des meilleures découvertes du festival. Pas tant théâtre d'objets que per-

formance-installation barrée, satire de l'art contemporain, elle impose sa tonalité humoristique et originale tout en détournant les codes de la postmodernité. Le spectacle sera notamment repris au mois d'août au festival d'Édimbourg (et I/O y sera !).

Samedi matin, on retrouve Nedjma Hadj Benchehbi dans le lobby de l'hôtel Es Saadi, dans l'Hivernage. Nedjma, coprogrammatrice, est la seconde moitié du noyau vibrant d'« On marche ». D'origine algérienne, elle s'est vite retrouvée basée à Bruxelles à « défendre le contemporain des mondes arabes ». On sent son enthousiasme intact malgré la fatigue de ces intenses journées de festival. De sa formation d'urbaniste, peut-être, elle a gardé un goût pour la gestion de projets, leur structuration aussi bien artistique qu'économique, et une réflexion poussée sur leurs enjeux sociaux. C'est que sa priorité, c'est l'humain. La rencontre.

Car pour Taoufiq, fils de la Médina, comme pour Nedjma, qui se connaissent et collaborent depuis dix ans, le festival est d'abord une plateforme de rencontres. « On est très complémentaires, et tous les deux un peu kamikazes », dit-elle avec une pointe d'humour. Créer une action collective pour faire vibrer la notion de danse contemporaine au Maroc est de toute évidence un combat de longue haleine... En témoigne la volonté de porter le festival dans la rue, avec la présentation de « Shapers », projet collaboratif international sous la direction d'Anne Le Batard, Jean-Antoine Bigot et la compagnie Ex Nihilo. À l'écart des roulettes d'huile d'argan et des charmeurs de serpents, dans un recoin de la place Jemaa el-Fnaa, huit danseurs interrogent l'occupation de l'espace public à travers heurts et connivences physiques, en une performance prometteuse. La dernière journée s'achève à la Fondation Dar Bellarj, l'« antre des cigognes » de la vieille ville, lieu d'exposition et d'événements culturels. Le concert traditionnel, quasi mystique, qui y conclut le festival en est le point d'orgue. Le lien entre le corps et l'esprit. Et c'est peut-être cela, le sens de cette Marche : la reconnexion, par le mouvement, avec ces énergies fondamentales qui agissent comme un pont entre la terre et le ciel.

On Marche
Festival international de
danse contemporaine

12^e édition

Où ? À Marrakech

Quand ? Du 2 au 11 mars 2017

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS



la **V**illette

DANSE À LA VILLETTE 31.05 → 2.07.2017

SIDI LARBI CHERKAOUI

Avec la GöteborgsOperans Danskompani et Eastman

Icon Création 2016

31.05 > 3.06.2017

HOFESH SHECHTER

Avec le Théâtre de la Ville

Grand Finale Création mondiale

14 > 24.06.2017

WIM VANDEKEYBUS

Avec le Théâtre de la Ville

In Spite of Wishing and Wanting Re-création

28.06 > 2.07.2017